

Le territoire éduen au début du 4^e siècle

« Nous avons bien, comme je l'ai dit, le nombre d'hommes et l'étendue de terrain qui ont été déclarés, mais le tout est dénué de valeur à cause de l'inertie des hommes et de l'infidélité de la terre. Où trouver chez nous un champ ou un cultivateur comparables à ceux des Rèmes, des Nerviens ou même de nos proches voisins, les Tricasses ? Chez eux, les revenus rivalisent avec la peine qu'ils se donnent. Cependant, il est juste de pardonner aux cultivateurs qui répugnent à travailler sans profit. Un champ qui ne vous dédommage jamais de vos dépenses est nécessairement abandonné quand il s'y ajoute encore l'indigence des paysans qui, fléchissant sous le poids des dettes, n'ont pu ni drainer ni essarter leurs terres. Aussi tout ce qui avait autrefois constitué un sol passable a été enseveli sous les marais ou envahi par les broussailles. Il y a plus : le fameux canton Arebrignus lui-même est bien vainement jaloué et porté aux nues, car on n'y voit plus cultiver la vigne que sur un seul point ; au-delà, tout le reste n'est que forêts et roches inaccessibles, sûrs repaires des bêtes sauvages [...]. Enfin, ces vignes mêmes, qu'admirent ceux qui ne les connaissent pas, sont si épuisées par la vieillesse qu'elles ne profitent presque plus de la culture [...].

« [...] Que dirai-je des autres régions de cette cité qui, de ton propre aveu, t'ont tiré des larmes ? [...] Tu as eu sous les yeux une terre partout dévastée, abandonnée, couverte de broussailles, muette et ténébreuse ;

les voies militaires elles-mêmes sont si raboteuses, elles franchissent les montagnes successives avec de telles côtes et de telles descentes qu'elles laissent difficilement passer les chariots à demi pleins, parfois même les chariots vides. Il en résulte souvent que nos redevances parviennent en retard, puisque nous avons plus de peine à faire sortir de chez nous de maigres denrées que les autres n'en ont pour des quantités considérables. Aussi, empereur, te savons-nous plus de gré encore de ta pitié et d'avoir daigné, malgré les abords et l'aspect de nos pays que tu savais si repoussants et si âpres, taire un détour par là néanmoins et illuminer de ta présence une ville qui vivait de la seule espérance de ton aide. Il est d'un bon prince d'aimer à voir ses sujets heureux, il y a plus de bonté encore à leur rendre visite aussi dans leur détresse. »

Panegyriques latins, VIII, 6-7,

(trad, E. Galletier, Paris, Belles Lettres, 1952, p. 94-95).

Ce discours officiel de louanges fut prononcé à Trèves en 312 devant l'empereur Constantin. L'auteur anonyme remercie l'empereur d'avoir procédé à des dégrèvements d'impôts pour le territoire d'Autun, ravagé par les troubles du 3^e siècle. Il fait une description de la situation catastrophique de cette région qui n'est plus en état de faire face aux impôts prévus en fonction des recensements faits sous Dioclétien pour la capitatio-jugatio. On y constate l'abandon des champs, le mauvais état du vignoble d'Arebrignus, l'actuelle zone de Beaune et de Nuits, déjà célèbre à cette époque, et enfin la détérioration du réseau routier. La fin du texte fait allusion à une visite que fit Constantin à Autun en 311.